



Partenaire de



Créateurs d'avenirs

ESSCA (Management-Finance)

CONCOURS BLANC
SESSION DE MARS

RAISONNEMENT SYNTHÈSE DE DOCUMENTS
DUREE : 1H30

Nombre de pages de texte : 06

Conseils méthodologiques

- 1) Prenez le temps de lire **très attentivement** tous les textes en surlignant ou en soulignant les éléments qui semblent appartenir à la problématique qui se dégage. Les textes sont calibrés pour que ce travail s'effectue.
- 2) Après avoir dégagé les idées principales, établissez **un plan** qui comprendra obligatoirement une introduction, un développement en deux ou trois parties et une conclusion. Consacrez environ quinze minutes à cet exercice.
- 3) Rédigez **l'introduction** qui doit annoncer le sujet, posez la problématique et proposez votre plan (qu'il sera important de respecter par la suite !). Comptez les mots de cette introduction. Vous devez impérativement indiquer par un signe étoile (*) un ensemble de 50 mots. Il vous faut vingt minutes environ pour cette partie de votre travail.
- 4) Reprenez les textes et rédigez **le développement**. Attention à bien respecter le plan annoncé dans l'introduction. Le lecteur doit pouvoir accéder au plan à la simple vue de la copie. Rédigez des paragraphes distincts en n'oubliant pas d'introduire une phrase qui permet – à la fin de chaque paragraphe – de faire le lien avec le suivant. Comptez les mots du développement. S'ils sont trop nombreux, posez-vous la question du bien fondé de certains adjectifs ou adverbes....
- 5) Rédigez **la conclusion** qui doit ouvrir le débat, sans toutefois contenir d'idées personnelles. Soignez bien cette partie ; c'est la dernière impression sur laquelle votre lecteur restera. Comptez les mots de cette dernière partie. Consacrez environ vingt minutes pour ce travail.
- 6) **Recomptez** tous les mots.
- 7) Rédigez votre synthèse sur la feuille de copie ACCES.
- 8) Gardez **obligatoirement** les dix dernières minutes pour **relire** votre synthèse. N'oubliez pas que trop d'erreurs d'orthographe entraînent une forte décote sur la note. Pensez également à indiquer le nombre exact de mots dans le cadre prévu à cet effet (première page de la copie). Les mots sont **systématiquement** recomptés lors de la correction.
- 9) Pour faciliter votre travail de comptage des mots, vous pouvez diviser vos feuilles de brouillon en dix colonnes. Vous placerez un mot dans chaque colonne (voir l'exemple de comptage sur la page de garde du sujet).

10) Pour résumer, voici les conseils à suivre :

- respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française ;
- soigner la calligraphie ;
- ne pas donner son avis sur le sujet proposé ;
- ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre ;
- mettre un signe * après chaque groupe de 50 mots ;
- indiquer sur la copie le nombre exact de mots et vérifier.

Consignes

Lisez attentivement les instructions suivantes avant de vous mettre au travail. Il vous est demandé de faire la synthèse, et non une suite de résumés, de l'ensemble des 13 documents présentés, en 400 mots avec une tolérance de 10 %, c'est-à-dire de 360 à 440 mots.

Voici les consignes à suivre :

- *respecter l'orthographe et la syntaxe de la langue française ;*
- *soigner la calligraphie ;*
- *ne pas donner son avis sur le sujet proposé ;*
- *ne pas faire référence à un document en indiquant son numéro d'ordre, son auteur, son titre ;*
- *mettre un signe * après chaque groupe de 50 mots ;*
- *noter le nombre total de mots dans le cadre prévu sur votre copie et vérifier.*

Le décompte des mots est systématiquement vérifié par les correcteurs. Le barème de correction prend en compte tous ces éléments. Le non-respect de l'une au moins des consignes est fortement pénalisé.

Remarque :

La phrase « Aujourd'hui, 4 juillet c'est-à-dire jour anniversaire de l'indépendance des États-Unis, 75 % des nations de l'ONU se réunissent à New York. » comporte 27 mots.

TEXTE 1 : Freins au développement

L'attitude de la plupart des Africains vis-à-vis de la nature, contrairement à celle des Européens, est moins faite d'opposition que de communion. Pour eux, le monde est un système dans lequel l'homme est intégré. C'est ce qui explique cette soumission aux forces de la nature. Les événements revêtent trop souvent un caractère de fatalité qui dispense de l'effort de résistance et aboutit à la résignation défaitiste. Comment expliquer autrement qu'un grand nombre accepte aussi facilement de végéter à un niveau économique et social médiocre, sinon misérable, alors qu'il existe tant d'opportunités ? La peur de la haine envieuse n'est, dans bien des cas, qu'un alibi inconsistant. Que coûte-t-il à ce père de famille établi dans son village, de se construire une case plus spacieuse et moins fruste, d'agrémenter sa concession d'arbustes fleuris ? La volonté de changer le cours du monde, ou du moins d'accomplir quelque chose de grand dans la vie, de faire l'histoire au lieu de la subir, cette volonté prométhéenne caractéristique de l'Européen est chez nous trop faible et trop rare. Le sociologue Pierre Bourdieu fait observer que pour la société traditionnelle algérienne, « la terre est alma mater plutôt que *materies*, matériau de construction, matière première », et Weil « La pensée magico-religieuse ne connaît pas de lutte agressive de l'homme avec la nature extérieure à l'homme. » Et de conclure : « La volonté de transformer le monde suppose une transformation de la volonté et l'autorité de l'homme à l'égard du monde et de son avenir. » (...)

La condition sine qua non de tout décollage et progrès économiques est liée à la volonté farouche de tout un peuple, et non point du seul appareil étatique. Et pour que naisse cette volonté, il ne faut rien moins que la conversion de sa mentalité ancestrale, et l'arrachement volontariste à tout ce qui, dans son approche du monde, constitue un frein et une pesanteur.

Meinrad Hebga, Afrique de la Raison, Afrique de la foi, Karthala 1995, P78.

Texte 2 : le travail comme mission

Pour comprendre le phénomène, il nous suffit de considérer son négatif : en milieu industriel, l'exact substitut des titres divins a nom travail. En effet, le citoyen d'un Etat moderne a changé (ou change) infailliblement le culte des génies contre le culte du travail. Comme les génies honorés font ou refusent la chose sollicitée, ainsi le travail effectué fait ou contredit le résultat visé. En cas d'insuccès auprès d'un génie, l'impétrant réitère à nouveaux frais sa demande ou recourt à un autre génie ; en cas d'échec pratique, le travailleur recommence la même œuvre au prix de nouveaux efforts, ou bien il recourt à une autre technique censée meilleure. De même que les génies assument, suivant leurs noms, des caractères spéciaux et des fonctions différentes, de même le travail se diversifie en tâches spécialisées, impliquant des compétences particulières. Bref, la pandémie traditionnelle se traduit par le travail dans n'importe quelle société de type occidental, où l'occurrence du

travail exclut celle des génies. Réciproquement, l'occurrence des génies exclut le concept du travail comme relation productrice de l'homme avec la nature.

Cette dernière assertion appelle commentaire, afin d'être comprise pour ce qu'elle vaut. Elle n'implique pas que les habitants de Boum Kabir s'abandonnent à la paresse du simple fait qu'ils ont coutume de saisir de leurs besoins un monde de génies, non un monde de travail.*

Claude Pairault, Boum-le-Grand, P368

Texte 3: La tradition comme mémoire vigilante

La tradition, ensemble de coutumes, de représentations, de savoir-faire et d'organisations légués et transmis, n'est plus dans l'état d'innocence, non seulement parce qu'elle a été en fait violée, mais aussi parce qu'elle a, en permanence, des possibilités qui l'y exposent qui, pour ainsi dire, appellent l'attentat. Si elle a consenti à son asservissement, elle le peut encore, car il n'y a « aliénation » que là où, à côté de la contrainte, il y a séduction, acceptation, collaboration objective à sa propre réduction. Des expériences limites ont révélé à cette tradition ses contradictions, ses grues de mort, sa finitude. Cette révélation doit devenir partie intégrante de la conscience de soi, de celle de son « historicité ». Elle indique ce qui a été dépassé, les formes qui ont été « réfutées », qui ont échoué, alors qu'elles auraient dû réussir, parce qu'elles étaient indiscutables et sacrées, ayant la caution des Ancêtres ou des dieux. La mémoire vigilante est le refus de tout attachement aveugle, de la confiance compacte, à l'immédiateté de ce qui va sans dire.

Mais sa fonction ne s'épuise pas dans cette généralité. La précision est ici nécessaire. L'expérience limite met au jour les forces de la déshumanisation auxquelles la tradition a donné lieu et les attitudes qui les ont accompagnées ou accueillies, et les élèves au statut de paradigmes négatifs, montrant ce qu'à tout prix on doit désormais éviter, ce dont on doit empêcher la répétition. La mémoire vigilante se pose pour se libérer de la répétition de l'aliénation, de l'esclavage et de la colonisation.

Eboussi Boulanga, La crise du Munta, 1977, P152

TEXTE 4: Une solidarité

La société gulay vit une union intime avec la terre autour de laquelle toute la vie s'organise. La terre, en effet, détermine la vie du groupe qui, à son tour, assure à ses membres toutes les sécurités. Dans la société traditionnelle où les hommes unis par des multiples liens sont tous parents, l'Homme est incompréhensible en dehors du groupe où règne du partage. Presque tout se partage et, en priorité, la nourriture. On ne travaille pas pour thésauriser, les biens doivent être distribués immédiatement ; c'est ce qui fait que la vie du groupe est régie par la loi d'interdépendance et de solidarité qui place le bien du groupe au-dessus de toute autre considération.

Tous les aînés du groupe sont coresponsables. Ils interviennent partout pour régler les conflits ou assister un membre en difficulté. Construire une maison ou tresser le secco (clôture de paille entre les enclos) se fait souvent en communauté. Toute personne débordée par les travaux peut solliciter et obtenir le secours des autres. La solidarité se manifeste vivement lors des épreuves (maladie, mort). Dans le cas de la maladie, les parents se relayent pour veiller. Chacun à sa manière tente d'exprimer son attachement au malade. On parle, on mange avec lui, sans peur de la contagion, car avant d'être un malade'' dangereux'', c'est d'abord un parent. Et on n'abandonne pas un parent ! En cas de décès, toute la communauté suspend ses activités.

Raymond Naingaral Madjiro « pour une nouvelle solidarité en Afrique » paru dans les Etudes, paris, mars, 1993, P 293

.

TEXTE 5 : Echec des groupements paysans

L'introduction de la culture attelée et l'ouverture des centres de formation agricole, il y a une trentaine d'années, avait notablement amélioré la situation des paysans. Les jeunes, à l'issue de leur formation, étaient dotés d'un matériel de production agricole. Pour s'entraider, Ces jeunes s'étaient constitués en groupements. Ils furent les premiers à élever des vaches : une véritable révolution.

Après une période de prospérité, ces groupements ont décliné, minés par la jalousie semée par les parents qui ne cessent de les saigner. Les facteurs culturels de la mauvaise gestion sont à l'origine de ces échecs. De nombreux paysans, hantés par la réprobation populaire, enterrent leur argent. Ne sachant pas investir dans un projet à long terme, ces riches dilapident leurs biens dans des mariages pompeux, où ils gavent les gens d'alcool pour chercher la renommée. Certains, estimaient avoir atteint le niveau suffisant, se relâchent dans leur travail. Ainsi, un jeune avait cultivé juste une corde de coton (un demi-hectare) pour s'acquitter des impôts, estimant avoir assez pour nourrir sa famille toute l'année. Aux facteurs énumérés précédemment, il faut ajouter le poids de la solidarité.

Raymond Naingaral Madjiro « Pour une nouvelle solidarité en Afrique » paru dans Etudes, paris, mars, 1993, P 299

TEXTE 6 : Solidarité et promotion individuelle

Il n'y a pire malédiction pour un Africain que se sentir exclu et isolé par le groupe. Si cela arrivait, ce serait le symbole de la mort sociale et existentielle. L'instruction que dispense donc l'initiation repose sur la prise de conscience de ses obligations. La vertu prisée est sans conteste celle de la solidarité et du partage. Reconnaître l'altérité, vivre avec les autres, c'est d'abord les aimer, partager avec eux. En Afrique, l'aide est gratuite et repose sur un principe de réciprocité. Le prestige ne consiste pas à thésauriser, mais à donner et à

distribuer à ceux qui sont des démunis. La vertu d'épargne n'a aucun sens. L'homme qui vit de la considération sociale est celui-là qui donne à profusion sans compter.

Cette valeur de solidarité africaine a été justement remise en cause par l'école parce que, par le primat du groupe social qu'elle exerce, elle empêche ce dernier à s'exprimer et à déployer toutes ses potentialités. Souvent, par son conformisme et son obligation, elle représente un frein considérable qui inhibe tout esprit d'initiative et d'innovation. Par ailleurs, elle peut également cultiver une certaine oisiveté dans la mesure où certains attendent que d'autres travaillent pour eux.

Marcus Ndongmo, Education scolaire et lien social en Afrique noire, ICE Rh, Mbalmayo, P 93.

TEXTE 7 : Le phénomène de l'apathie

Nous avons constaté qu'en Afrique, les institutions sociales, et notamment celles qui ont trait à l'éducation, n'ont cessé de se dégrader et que personne ne semble en porter la responsabilité. Inéluctablement, les Africains en viennent à recourir à une certaine fatalité qui remonterait à la malédiction de Cham. Lecture infantilissante d'une situation d'inconfort qui se comprendrait mieux à partir d'une analyse du mécanisme de l'apathie. En abordant ici le phénomène de l'apathie, nous voulons simplement mieux expliquer pourquoi les Africains doivent être plus lucides en prenant en main leurs responsabilités et en initiant les jeunes à la responsabilisation.

En parcourant l'œuvre de la théologienne politique Dorothee Sôlle, il est facile de s'apercevoir que le phénomène de l'apathie occupe une place importante dans sa réflexion. L'apathie naît toutefois des atrocités et des monstruosité de l'histoire, ce que E. Schillebeeckx appelle par ailleurs " l'expérience négative de contraste". Cette expérience de la négativité, Dorothee Sôlle l'a observée et vécue soit personnellement dans sa famille, soit dans son pays en guerre, soit dans la rencontre avec les pays du tiers-monde.

Marcus Ndongmo, Education scolaire et lien social en Afrique noire, ICE Rh, Mbalmayo, P 93.

TEXTE 8 : La fascination du pouvoir absolu

Le leader Africain se veut un envoyé de Dieu, un prophète ou un messie, un divin ou un oracle en qui tous les pouvoirs constitutionnels et anticonstitutionnels se cristallisent. *Alter ego* (autre moi) du monarque africain traditionnel : chef de l'exécutif, législateur, juge suprême, maître du rituel, chef des prêtres, commandant en chef de l'armée, détenteur d'un pouvoir sacré et unique, celui-ci occupe une place privilégiée dans l'univers du monde visible et invisible ; il s'identifie à son peuple, sa vitalité se communique à tout le pays. L'autorité du leader est alors redoutée par ses partisans comme par ses adversaires, nimbé, qu'il est d'une auréole mystique d'invincibilité et d'infailibilité.

La constitution, de caractère présidentieliste, inégalitaire et autoritaire, n'est plus qu'une simple clause de style et lui permet d'assurer l'omnipotence et primauté de l'exécutif au détriment des autres pouvoirs pratiquement ravalés au rang de faire-valoir, de nier toute existence aux contre-pouvoirs, de consolider un pouvoir sans possibilité de contestation et finalement d'assurer le règne de la pensée unique.

Ouraga Obou, Débats, courrier de l'Afrique de l'ouest, Abidjan, n°1, janvier 2003, P 17.

Texte 9 :

Interprété sous cette forme-là, l'identitarisme ne se comprend pas comme un choix culturel, mais s'impose comme un destin collectif auquel il faudrait se soumettre sous peine d'aliénation, voire d'auto-dissolution. La sociologie de la culture conforte partiellement cette lecture, car « les manières de croire et d'agir apprises et partagées (une autre définition de la culture) pénètrent notre être dès l'âge précoce et deviennent rapidement une part de nos présupposés courants concernant le comportement normal. La culture devient l'ocillère à travers laquelle nous percevons et évaluons ce qui se passe autour de nous. Nous remettons rarement en question ces présupposés ». A usage externe, cette attitude conduit au nationalisme, à la xénophobie ou à l'agression d'autrui, comme ce fut le cas de l'expansionnisme colonial. A usage interne, elle justifie l'ethnocide de type rwandais et le tribalisme plus ou moins larvé version malagasy.

Le renforcement de l'ethnocentrisme entraîne une atrophie de la culture : celle-ci s'affaiblit intérieurement, car elle ne se nourrit plus d'éléments extérieurs à elle-même. Les signes extérieurs de cette exténuation sont visibles dans l'auto-glorification culturelle sans aucune distance critique, dans l'absence d'une véritable innovation à cause de la néophobie. Dans ce cas, « le génie national supprime à la fois l'individu (happé dans son groupe d'origine) et l'humanité (coupée en essences figées, pulvérisée en une multitude de personnalité ethniques refermées sur elles-mêmes) ».

Rakotoharintsifa Andrianjato, Espace Rarihasina, 5-6 septembre.2002

Texte 10 : Réinventer le management en Afrique ?

Au lendemain de l'accession à la souveraineté internationale de la plupart des pays d'Afrique, pendant que ces derniers cherchaient encore à trouver un cheminement susceptible de les conduire au progrès sous toutes ses formes, un des grands sages que ce continent ait produit, A. Hampaté Ba (1965), avait intitulé l'un de ses écrits : « Les traditions africaines : gages de progrès » ; écrit dans lequel il faisait ce constat.

« Je soutiendrai toujours que les traditions africaines contiennent des éléments hautement appréciable qui, codifiés, adaptés, sont capables de donner à l'Afrique une physionomie sociale et conforme à la nature du pays ».

Peu de gens, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du continent, comprirent le sens et la profondeur de ces mots fortement évocateurs. Tout le monde en Afrique (ou presque) n'avait les yeux tournés que vers la modernité occidentale dont on attendait des solutions miracles pour résoudre les problèmes économiques, politiques et sociaux qui se posaient alors ; et qui continuent à se poser encore aujourd'hui.

Le grand sage et philosophe africain annonçait ce qui allait devenir, quatre décennies plus tard, un des enjeux déterminants de l'insertion de l'Afrique dans le monde contemporain et qui se résume ainsi : que peut apporter l'Afrique de créatif et d'utile à la construction et à l'évolution du monde ? Cette question se pose maintenant avec une acuité toute particulière, à l'heure où la mondialisation des systèmes économiques, politiques et culturels devient grandissante et où l'on assiste de plus en plus à un regroupement stratégique des forces pour construire des pôles d'influence, voire de domination.

Emmanuel Kamdem, « Management et interculturalité en Afrique, Expérience Camerounaise », Les presses de l'Université Laval, Canada, 2002 P 403.